

les mérites de chacun des artistes que j'ai remarqués. Au moins, que j'aie nommé MM. Baignères, Bouche, Roche, Braut, Cesbron, Marquet, Deltombe, Dezaunay, Lempereur, Piet, Puy, Pilatrie, Prath, La Quintinie, Roby, Süe, Siedlecki, Taquoy, Tarkhoff, Vibert, La Villéon, Ottmann, Benderly, Wittmann, Marceau, Kopp, Flandrin, Francis Jourdain, Raoul de Mathan, Alcide Le Beau, les sculpteurs Halou, Lamourdedieu, Marque, l'unique céramiste Massoul. L'occasion me sera prochainement donnée de retrouver chacun d'eux au cours de ces chroniques délaissées un temps, contre ma volonté, et que je reprends aujourd'hui pour ne plus les interrompre.

CHARLES MORICE.

### CHRONIQUE DE BRUXELLES

THÉÂTRE DE LA MONNAIE : *Salomé*, d'Oscar Wilde et Richard Strauss. — THÉÂTRE DU PARC : *Mangeront-ils ?* de Victor Hugo. — *Le Mutilé*, d'Edmond Picard. — Les Revues. — Les Expositions. — Les Morts : Lapissida. — Anthoni.

L'évènement musical et théâtral du mois dernier aura été la première, au Théâtre de la Monnaie, de *Salomé*, le drame lyrique d'Oscar Wilde et de Richard Strauss. Cette œuvre, forte et hardie, admirablement interprétée, a rencontré un succès énorme que les récriminations et les anathèmes des cafards du catholicisme ou du jansénisme auront grossi aux proportions d'un triomphe. **Salomé** représente, tant sous le rapport de la conception que de la facture et du style, l'antithèse de *Pelleas et Mélisande*, l'autre gros succès de la remarquable campagne lyrique menée cet hiver par MM. Kufferath et Guidé. Vous connaissez le poème de Wilde, qui fut représenté il y a plus de dix ans au Théâtre de l'Œuvre. Comme Debussy le fit pour la pièce de Maeterlinck, Richard Strauss l'a enrichi de sa musique en n'y apportant que des modifications anodines. Si Debussy, l'abstracteur des fluides, le devin des frissons d'âmes, des troubles psychiques les plus subtils était tout indiqué pour « doubler » Maeterlinck, Richard Strauss, essentiellement plastique, harmoniste corsé et luxuriant, sensuel comme un peintre flamand, interprète des instincts, des appétits, des passions débridées, convenait on ne peut mieux pour collaborer avec Oscar Wilde. Tels poètes, tels musiciens. Oscar Wilde fut un réaliste, un matérialiste lyrique, et Maeterlinck représente un spiritualiste, un platonicien, lyrique aussi, mais plutôt enclin au mysticisme, aux rêveries, aux préoccupations des influences et des phénomènes occultes. Alors que Wilde s'appliquait à traduire des sensations, Maeterlinck excelle à exprimer des sentiments ou des pensées. L'un fut voluptueux jusqu'au paganisme, l'autre note de préférence les caresses des âmes. L'Anglais s'intéressa surtout au physique de ses personnages, le Belge incline plutôt vers la métaphysique en raffinant encore sur les sentiments de ses héros. « On ne paie ja-

mais trop cher une sensation, avait écrit Wilde dans son *Sébastien Melmoth*. Il est probable que la véritable nature des sens n'a jamais été comprise et qu'ils sont demeurés sauvages et animaux simplement parce que le monde a cherché à les réduire en soumission ou à les tuer par la douleur au lieu de viser à en faire les éléments d'une nouvelle spiritualité dont un subtil instinct de beauté sera la caractéristique dominante. » Parole juste et profonde. Ne sont-ce point nos religions bibliques qui entretiennent le malentendu et le conflit entre l'âme et le corps ? Ne devons-nous point à cette prétendue morale basée sur le mépris ou la persécution de la chair tant d'aberrations, d'attentats et de crimes ? N'est-ce point, dans le cas qui nous occupe, l'éducation et l'entourage de Salomé qui feront que cette vierge se muera tout à coup en ménade et que la bête surgira soudain dans l'ange ?

Le public bruxellois connaissait Richard Strauss de longue date ; mais nous n'avions entendu de lui que des poèmes symphoniques, entre autres *Ainsi parla Zarathoustra* et ses pittoresques et étincelantes *Equipées de Tyl Eulenspiegel*, dont lui-même dirigea plusieurs fois l'exécution aux Concerts populaires. Ces poèmes révélaient un polyphoniste audacieux, écrivant pour l'orchestre en virtuose consommé, un prestigieux « acousticien » ajoutant à l'imprévu de ses trouvailles harmoniques des combinaisons de timbres non moins inédites, des sonorités tour à tour opulentes et grasses, âpres et cruelles, tantôt pleines de volupté et de langueur, tantôt exaspérées et presque brutales. M. Richard Strauss aura trouvé amplement matière à exercer son magnifique métier sur le poème effréné d'Oscar Wilde. Sa musique incendiaire enchérit sur le dialogue paroxyste ; le compositeur parvient à illuminer et à exaspérer encore les images brûlantes du poète aux incandescences des métaux et des escarboucles de son écrin musical. Il a tiré notamment un superbe parti de la grande scène entre Jokanaan et Salomé, de la danse de la princesse et il a commenté de la façon la plus pathétique la scène qui suit la décollation du Précurseur. L'orchestre dirigé par M. Sylvain Dupuis fut tout à fait à la hauteur ; j'en dirai autant de M<sup>me</sup> Mazarin, de la danseuse M<sup>me</sup> Boni, de MM. Swolfs, Petit, Nandès et Vallier.

M. Victor Reding, directeur du théâtre du Parc, a eu l'excellente idée de puiser dans le *Théâtre en liberté* de Victor Hugo une des plus jolies comédies de rêve qui se puisse imaginer, une fantaisie où le grand poète français rivalise vraiment de délicieuse familiarité et de noble lyrisme avec le sublime poète anglais Shakespeare, qu'il se proposa souvent d'égaliser, mais sans toujours y parvenir. **Mangeront-ils ?** — tel est le titre plutôt prosaïque de cette œuvre exquise — ne fut jamais représenté, pas même à la Comédie-Française, et c'est donc notre Théâtre du Parc qui vient d'en avoir la primeur. Or, l'événe-

Byron boiteux de naissance, Maupassant subissant une lente et désolante anémie cérébrale. « Les Mutilés ! » Ainsi comprise et développée la donnée du drame primitif revêtait une portée bien plus large et bien plus tragique. La pièce est écrite en une langue somptueuse et imagée, même trop recherchée çà et là pour la scène, trop « livresque », et peut-être certaines scènes ou monologues gagneraient-ils en naturel et en intérêt à être dépouillés de trop brillants mots d'auteur. Mais la progression dramatique est bien comprise et conduite, l'impression sur le public a été très grande. *Le Mutilé* a d'ailleurs bénéficié d'une excellente interprétation.

Les **revues** nous apportent des morceaux excellents : dans *la Belgique littéraire et artistique* de mars des vers d'Emile Verhaeren, une page d'histoire de Sander Pierron, la suite de la comédie d'André Fontainas ; dans le fascicule du mois d'avril la fin de la dite comédie, des contes d'Albert Mockel ; dans *le Samedi* de ces dernières semaines des articles de MM. Georges Rency, Maurice Wilmotte, Fernand Séverin, G. Ickx et Carlo Ruyters ; dans *Antée*, une belle étude de M. Charles-Louis Philippe sur l'exquis poète anversois Max Elskamp, des vers de M. Fernand Séverin, des articles de MM. Wilmotte et Dumont-Wilden.

Les **expositions** ne chôment point. Il y en eut de fort intéressantes. Au Cercle Artistique celle du pastelliste Lucien Wollès qui exposa de magistraux portraits de célébrités littéraires d'ici, puis celles du mariniste Marcette, de Merckaert, le paysagiste des banlieues et des villes mortes et de Melsen, un excellent coloriste qui continue en l'exagérant jusqu'à la caricature la tradition des petits maîtres flamands qui ne voyaient dans nos paysans que des magots et des grotesques. Au salon du cercle « Pour l'Art » il y eut d'admirables Laermans, de beaux marbres du sculpteur Rousseau, un magnifique panneau décoratif de M. Fabry que la ville de Bruxelles a même acquis pour orner l'escalier du théâtre de la Monnaie ; au salon de la Libre Esthétique figurèrent de nombreux Carrière, tous on ne peut plus prenants ; et un contingent de luministes et d'impressionnistes parfois extravagants et semblant avoir voulu se payer la tête des organisateurs et du public, mais représentés aussi par des maîtres tels que Claus, Hymans, Lemmen, ou des jeunes pleins de promesses, comme Morren et Aloys Delaet.

**M. Lapissida**, l'excellent régisseur de l'Opéra, qui mourut il y a quelques semaines à Paris, sera vivement regretté dans le monde artiste et théâtral de Bruxelles où il ne comptait que des amis et des admirateurs. Il avait été durant de longues années régisseur au théâtre de la Monnaie, où il inventa et exécuta en cette qualité des prodiges de mise en scène. Ce fut lui qui monta entre autres, avec un art tenant de la magie, les œuvres si difficiles et si vétilleuses de Richard

Wagner. Il partagea quelque temps avec Joseph Dupont la direction de notre opéra. L'homme était charmant, affectueux, d'un commerce on ne peut plus agréable. Nous nous rappelons de bien bonnes heures passées en sa compagnie; notamment un dîner qu'il donna chez lui, dans son appartement de la rue Grétry, en l'honneur de la Melba, qui venait de débiter avec éclat sur notre première scène, et auquel assistait aussi Gevaert, l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles. Quelle causerie amusante et intéressante durant ce dîner à la fois copieux et délicat!

C'était aussi un homme excellent et un artiste de haute valeur que **M. Théophile Anthony**, le célèbre flûtiste professeur au Conservatoire, qui vient de mourir à 57 ans à peine, dans son village natal des environs de Malines, où il passait une grande partie de l'année et où nous lui fîmes plus d'une fois visite à la saison des fruits afin de l'aider à dépouiller ses pruniers. On conservera longtemps le souvenir de son jeu élégant et de son limpide et mélodieux, étonnant de justesse, qu'il tirait de son instrument. Combien il mettait en valeur les soli d'*Armide*, d'*Orphée*, d'*Iphigénie*! Il rappelait Taffanel, le maître français. Grand artiste il n'y eut pas d'homme plus modeste, cherchant moins à briller ou même à paraître. Il gardait les allures frustes et la mise efficace d'un simple petit paysan et il cachait une très grande finesse, une sensibilité exquise, sous des dehors presque farouches.

Sa perte a vivement affligé notre monde musical et on gardera aussi pieusement la mémoire de ce caractère probe et loyal que de ce merveilleux virtuose et de cet artiste vibrant entre tous.

GEORGES EEKHOUD.

### LETTRES ALLEMANDES

Georg Hermann : *Jettchen Gebert*; Berlin, Egon Fleischel u. Co. M. 6. — Raoul Auenheimer : *Die aengstliche Dodo*; Berlin, ib. id. M. 2. — Georg von Ompteda : *Normalmenschen*; Berlin, ib. id. M. 3.50. — Otto Julius Bierbaum : *Der neubestellte Irrgarten der Liebe*. Leipzig, Insel Verlag, M. 2. — *Die Erzählungen aus den Tausend und ein Nächten*, vol. 1; Leipzig, ib. id. M. 5. — J. Bourdeau : *Poètes et Humoristes de l'Allemagne*; Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Memento.

**Jettchen Gebert.** — M. G. Hermann s'est appliqué à la restitution d'un milieu et d'une époque : le Berlin de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier durant la période de 1830 à 1840. Avec une patience de collectionneur, pour qui le détail le plus infime a de l'importance, il a refait le décor où vivaient les personnages qu'il nous présente. Les intérieurs des maisons, où le moindre bibelot est à sa place, l'atmosphère et la couleur des rues l'ont intéressé autant que le prix des denrées, les conversations et les préoccupations des gens. Rien n'a échappé à sa sagacité et il ne nous épargne